

A portrait of Ignace Berten, an elderly man with white hair and glasses, wearing a dark blue jacket over a light-colored shirt. He is standing in front of a red brick wall with some green foliage. The background is slightly out of focus.

Ignace Berten est dominicain, théologien et compagnon de route d'engagements divers dans les domaines religieux, social, politique et les questions éthiques. À quatre-vingt-un ans, il revient sur son parcours de près de six décennies dans un livre de six cents pages intitulé *Quand la vie déplace la pensée croyante*.

Ignace BERTEN

« DIEU SE RÉVÈLE COMME RELATION »

Propos recueillis par
Gérald HAYOIS

— **Quelle était votre intention en vous attelant à cet énorme travail d'écriture ?**

— Faire mémoire de tout ce que j'ai vécu comme théologien. En travaillant à partir de mes archives, je me suis rendu compte combien les expériences que j'ai vécues, les lieux où je me suis trouvé, les personnes que j'ai rencontrées, mes engagements, ont marqué ma méthode théologique et ont déplacé un certain nombre d'expressions de foi et de convictions, une manière de lire autrement la tradition biblique et évangélique. Ce qui explique le titre du livre.

— **Vous êtes né en 1940, avez vécu à Bruxelles et étudié au Collège Saint-Boniface à Ixelles... Quel est votre terreau familial ?**

— Je viens d'un milieu catholique, assez traditionnel, mais pas fermé. Mon père était magistrat, d'une très grande rigueur dans sa profession et dans sa manière d'être croyant, peut-être un peu janséniste tout en étant respectueux d'autres convictions. Son ami le plus proche, qui avait été son maître de stage, était communiste, militant, résistant. J'ai ainsi découvert qu'on pouvait être

« Je reste convaincu que la vie religieuse est importante pour l'Eglise. Nos longues traditions ont encore quelque chose à dire. »

bon sans être chrétien ou croire en Dieu. Ce fut un profond bouleversement. Ma mère était très pieuse, soumise d'abord, mais liée à son mari d'un amour profond. Elle a été très courageuse après la mort de mon père en 1962 et s'est affirmée alors comme une femme forte, capable d'initiatives.

— **Pourquoi, à la fin de vos humanités, vous êtes-vous engagé dans la voie religieuse chez les Dominicains ?**

— C'était un choix personnel. J'aimais chez eux la vie commune, une liturgie qui me parlait et une exigence au niveau des études.

— **Vous entamez des études théologiques assez classiques et puis arrive le concile Vatican II et mai 1968. Comment avez-vous vécu cette période ?**

— J'ai vu de manière bienveillante, positive, avec beaucoup d'intérêt l'Église s'ouvrir à des questions nouvelles. Quelque chose d'autre devenait possible. Cela a aussi été un ébranlement, puisque la grande majorité de mes contemporains dominicains ont quitté la vie religieuse ces années-là. Certains sont partis parce qu'ils ne voulaient pas rester célibataires, d'autres influencés intellectuellement par les philosophes du soupçon, comme Marx ou Freud. Pourquoi suis-je resté ? Je n'ai pas de réponse.

— **Vous avez vécu de 1973 à 2002 dans la communauté dominicaine de Froidmont à Rixensart,**

longtemps comme prieur...

— Cela a été un lieu d'expérimentation dynamique, une nouvelle manière de vivre en Église la vie religieuse. J'y ai vécu une belle expérience en étant en communauté avec des frères, des sœurs et des laïcs, la distinction entre les différents statuts étant toutefois très claire. Une communauté très engagée sur le terrain ecclésial et social, active dans la paroisse, sans en être totalement responsable. Elle a rencontré des difficultés à certains moments, comme partout. Cela nous a amenés à privilégier d'autres lieux d'implantation à Bruxelles, proche des institutions européennes, à Louvain-la-Neuve et à Liège.

— **Vous avez été engagé comme théologien au Séminaire Cardinal Cardijn qui formait des prêtres venant des milieux populaires puis au CEFOC, le Centre de Formation Cardijn...**

— La formation se faisait à partir de l'expérience, des récits de vie, en essayant de construire une pensée à la fois humaine, sociale et de confrontation à l'Évangile. Cette manière de faire a joué pour moi un rôle déterminant dans la suite de mes réflexions théologiques, même si le séminaire a finalement été fermé. Mais le CEFOC a continué ce travail en milieu populaire.

— **Vous avez de même été très engagé en Amérique latine, proche de la théologie de la libération...**

— Différents appels sont venus pour des missions de Justice et Paix dans les situations de dictature, avec la découverte de la réalité concrète de la violence. J'ai accompagné aussi comme théologien la conférence épiscopale brésilienne à la quatrième conférence générale de l'épiscopat d'Amérique latine en 1992 à Saint-Domingue. Une expérience très difficile et douloureuse, non seulement d'une Église divisée, mais aussi d'un pouvoir romain cherchant à contrôler et contrer cette conférence dans ce qu'elle avait de plus ouvert.

— **À la fin des années nonante, vous avez travaillé à la réflexion sur les valeurs qui devraient sous-tendre l'action politique de l'Union européenne...**

— Beaucoup d'interrogations se posaient sur l'avenir de l'Europe. Je suis arrivé à la conviction que si nous voulions rejoindre les questions fondamentales, il fallait agir au cœur du pouvoir. C'est ainsi que j'ai participé activement à la création de l'association dominicaine "Espaces-spiritualités, cultures et société en Europe". Elle a pu jouer un rôle à la fois au niveau dominicain et, dans certains services, à celui des institutions afin que soient présentes les questions fondamentales de sens et de valeurs.

— **Comment vivez-vous le manque de vocations qui touche notamment les Dominicains, comme les autres ordres religieux et séculiers ?**

— Je reste convaincu que la vie religieuse est précieuse pour l'Église. Nos longues traditions ont encore quelque chose à

dire. La dimension communautaire est importante comme lieu de soutien au niveau de la vie personnelle et spirituelle et pour le service qu'on peut apporter. Notre société, notre culture posent des tas de questions nouvelles. Cela suscite des réactions identitaires plus ou moins fortes, notamment du côté de l'Église catholique. On voit aujourd'hui, dans le monde religieux, une génération beaucoup plus identitaire que la mienne. Ce phénomène est plus marqué en France qu'en Belgique. C'est vrai aussi dans le monde musulman ainsi que dans une certaine frange de la laïcité et de la franc-maçonnerie. Ces réactions m'inquiètent. Elles sont un obstacle à l'ouverture, aux déplacements qui s'opèrent dans la culture. Elles ne favorisent pas la liberté critique et la rigueur nécessaire pour rencontrer des questions au service à la fois du bien commun de la société et du bien fondamental des personnes dans leur diversité.

— **Vos positions d'ouverture dans le domaine du dogme ont entraîné des réactions, notamment lors du pontificat de Jean-Paul II. Vous avez traversé alors des périodes difficiles...**

— Oui, j'ai été mis en cause à plusieurs reprises, notamment parce que je m'étais exprimé au sujet de la nomination de Monseigneur Léonard comme archevêque de Malines-Bruxelles. Ou quand je n'ai pas soutenu l'idée de faire référence explicite à Dieu dans le préambule de la constitution européenne.

— **Vous êtes intervenu souvent sur des questions éthiques : divorce, contraception, avortement, euthanasie... Comment abordez-vous ces thématiques ?**

— Je pense qu'il faut partir de l'expérience des personnes et pas seulement de normes définies une fois pour toutes. Tout le monde se réfère à la dignité humaine. Or, on peut avoir légitimement, aujourd'hui, à condition de les argumenter, des positions différentes sur la définition de ce qu'est la dignité humaine.

— **Quand on est théologien, on s'interroge sur Dieu. C'est votre métier. Que pouvez-vous dire de lui ?**

— On ne peut pas définir Dieu. Certains le définissent comme le grand tout ou le plus profond de notre intériorité. Personnellement, je prends au sérieux ce qui se vit et se dit dans la prière où l'on s'adresse à une Personne. Pour dire Dieu, je n'ai pas de meilleur mot que celui de Personne, même si je sais qu'il est réducteur. Dieu se révèle pour moi comme relation, ce qui s'exprime dans le mystère de la Trinité. Cela a des conséquences fondamentales au niveau d'une réflexion anthropologique sur l'être humain comme être de relation, et, à partir de là, sur des questions comme l'avortement, l'embryon, l'euthanasie.

— **Être théologien catholique, ce n'est pas simple...**

— Effectivement. Il faut essayer de concilier la liberté de la recherche, l'exigence d'approcher la vérité, et rester solidaire de la communauté des croyants. Je suis profondément enraciné dans l'Église catholique, je n'ai pas d'hésitation à ce sujet. Et je suis attaché à la confession de foi centrale de l'Église telle qu'elle s'exprime dans le Credo comme symbole et dans les premiers grands conciles. Je dis très clairement cet enracinement dans mon livre *Croire en un Dieu trinitaire*. Même si j'ai vécu un déplacement profond au niveau de l'expression de ma vie de foi et une distance critique par rapport à un certain nombre de conceptions et d'affirmations qui sont pour moi secondaires. Vatican II a parlé

clairement d'une hiérarchie des expressions dogmatiques. J'en suis persuadé. On a besoin d'un certain nettoyage.

— **L'homme comme être de relation est le fil rouge de votre réflexion dans le domaine éthique.**

— J'essaie de faire preuve de bienveillance, de prendre au sérieux la souffrance humaine, et aussi la réflexion nécessaire, à partir des outils intellectuels dont on dispose, philosophiques, anthropologiques. La réflexion éthique est toujours en lien avec des situations. Et donc, on ne peut pas se contenter de l'affirmation de principes généraux définitifs sur toute situation. Je pense que la personne humaine, comme être relationnel, est une référence fondamentale. Je ne peux pas accepter une approche uniquement utilitaire ou le slogan réducteur : « *Je suis maître de mon ventre.* » Les choses vues comme ça, c'est trop simple ! Ceci dit, la vie politique est faite d'un certain nombre de compromis. Il est parfois nécessaire d'accepter le moindre mal. L'enseignement officiel de l'Église a beaucoup de difficultés à intégrer cela. C'est souvent une intransigeance de principe. Par ailleurs, la ligne médicale vise l'efficacité, le pragmatisme, et celle de la laïcité privilégie la liberté individuelle. Ces trois dimensions, ces trois options ont chacune quelque chose de juste. Il manque cependant un pôle qui est la relation. L'être humain comme être relationnel permet d'équilibrer ces trois tendances.

— **Que pensez-vous du pape François ?**

— Je l'apprécie, notamment quand il laisse entendre que le concile Vatican II n'a pas été vraiment mis en œuvre, mais a été empêché, qu'il est nécessaire de réévaluer la responsabilité des évêques et des conférences épiscopales et donner la parole à tous. C'est un homme très classique et traditionnel, prudent, peut-être trop prudent, notamment sur la question de l'ordination des femmes. Il est clair qu'il craint une fracture au sein de l'Église. Il est indispensable d'aller beaucoup plus loin dans la manière de repenser l'ensemble des ministères. Il faut revoir un certain nombre de principes théologiques ou dogmatiques, accepter l'existence de positions diverses, selon les différentes régions, continents ou sous-continent. Si on veut répondre aux besoins des communautés, des adaptations doivent se faire, sinon on ne s'en sortira pas.

« Sur les questions éthiques, il faut partir de l'expérience des personnes et pas seulement de normes définies une fois pour toutes. »

— **Quels sentiments vous animent aujourd'hui ?**

— Malgré les difficultés, je ne regrette pas ce que j'ai vécu. J'ai connu beaucoup de belles choses, de belles rencontres multiples, du réconfort aussi, du soutien. J'ai cette chance d'avoir été toujours soutenu par mes supérieurs, même par ceux qui n'étaient pas toujours d'accord avec toutes mes propositions théologiques. Je n'aurais pas tenu sans cela. J'ai été également appuyé par ma communauté qui n'était pas toujours d'accord. Il y a là une solidarité fraternelle qui permet qu'on puisse être différent et tenir par ailleurs. Si, aujourd'hui, j'ai moins d'activités, je continue à faire des rencontres avec des chrétiens, des personnes qui se réjouissent de ce que j'écris ou dis, et certains se sentent libérés de penser ce qu'ils pensent, alors qu'ils n'osaient pas trop l'exprimer. Je ressens une communion profonde aussi avec d'autres croyants, notamment des musulmans, et je trouve que c'est vraiment une très grande richesse. ■

Ignace BERTEN, *Quand la vie déplace la pensée croyante*, Paris, Éditions du Cerf, 2021. Prix : 34€. Via L'appel : -5% = 32,30€.